

## *Mon amie américaine*

J'étais descendue acheter des pastilles au miel. J'avais des picotements dans la gorge, le nez bouché, un début d'angine. Il était vingt-deux heures, la pharmacie allait fermer. Au loin, un ballet de grues signifiait que les décorations de Noël étaient en cours d'installation sur les Champs-Élysées, avec du tulle blanc pour travestir les platanes en bonbons géants.

J'ai remonté les six étages à pied, histoire de transpirer pour évacuer le rhume. Le temps de tourner la clé, de pousser la porte, Vincent avançait vers moi avec un air désolé que je ne lui connaissais pas. Je l'avais déjà vu abattu, déprimé. Là, c'était différent. C'est pour moi qu'il était embêté, comme un médecin vous annonce sans gaieté de cœur une mauvaise nouvelle, parce qu'il n'a pas le choix.

Aussitôt j'ai pensé à toi, si fort que je l'ai dit à voix haute, mais ce n'était plus une question, déjà une évidence : « Molly ? »

Il a hoché la tête, si tristement qu'il semblait la bouger au ralenti. « Elle est dans le coma. »

J'ai poussé les deux mains devant moi pour l'interrompre. Je ne voulais pas qu'il m'explique. Je ne voulais rien entendre, rien comprendre, rien échanger. J'ai ouvert la porte de la chambre. J'ai pris soin de la refermer derrière moi.

Seule. J'avais besoin d'être seule, pour affronter le vacarme qui grondait dans ma tête. C'était comme si mille personnes s'étaient connectées à mon cerveau pour y brouiller les données et m'empêcher de réfléchir.

Je me suis assise dans le fauteuil sans allumer la lumière. Une touche rouge clignotait sans bruit sur le clavier du téléphone. La pénombre lui donnait une teinte écarlate et j'ai pensé que cela tombait bien, que le rouge était la couleur du cri, de l'urgence, de la peur. Dans mes veines, le sang était comme une vague immense qui, après avoir tout envahi, se serait brusquement retirée. Moi qui avais si chaud, soudain j'étais glacée. Mon cœur battait au rythme de la lueur qui clignotait toujours, imperturbable, entêtante, comme une sirène d'ambulance dont on aurait coupé le son.

Des images de toi passaient devant mes yeux. Dansant les yeux fermés en chantant du Tina Turner, dans ta cuisine. Essayant toutes les lunettes de soleil d'une boutique gare de Lyon sans en acheter aucune. Déguisée en blonde à une soirée costumée. Dévorant un hot-dog la semaine dernière, dans une rue de Londres. À l'aéroport il y a cinq jours, achetant une cartouche de cigarettes. Ta silhouette frêle traînant la valise trop lourde que tu n'avais pas voulu enregistrer. Ton parfum à la violette quand tu m'as embrassée pour me dire au revoir. Ton sourire quand tu t'es retournée pour me crier : « Bon voyage ! » Ta voix rauque. Moqueuse. Inimitable.

Je ne savais pas que je pouvais fabriquer autant de larmes.

Molly, il faut que je te parle. Même si tu ne m'entends pas. Les paroles que je ne peux pas échanger avec toi m'étouffent. Alors je vais t'écrire. Pas pour consigner mes faits et gestes, mais pour te raconter ce qui se passe pendant la durée, indéterminée, de ton absence. Tenter de comprendre ce qu'on vit si différemment toutes les deux. Je vais essayer de trouver les mots.

Je ne vais pas les coucher sur le papier, comme on dit. L'expression est jolie, mais elle est bien trop douce. Moi, les mots, je les tape. Mes deux index courent sur le clavier de l'ordinateur avec véhémence. Je frappe comme je suis : en dilettante, trop vite, trop fort et souvent à côté de la touche que je pensais viser. La précipitation, l'imprécision, l'amateurisme, tout ce que je déteste en moi. Le contraire de toi, toujours posée, organisée. Tu tapes comme une sténo de cinéma, à toute allure, la clope au bec, décontractée, sans jamais regarder tes mains qui pianotent nonchalamment leur ballet à dix doigts.

Tu ne m'as jamais écrit. Tu préfères me téléphoner.

Il est quatorze heures chez toi, à New York. Tu viens d'avaler un bagel au saumon à ton bureau, et tu t'apprêtes à entamer ton deuxième paquet de cigarettes mentholées de la journée. Tu as d'abord composé mon numéro et, après quelques minutes de conversation, je t'entends ôter la cellophane et glisser la cigarette entre tes lèvres. Cela déforme ta voix le temps de la première bouffée, que tu inspires comme on exulte, avec délectation.

Maintenant, je sais que tu vas pouvoir te concentrer sur ce que je te raconte. Ou bien c'est toi qui parles la première, alors tu attends d'avoir dit ce que tu avais sur le cœur avant d'actionner ton briquet.

Tu disais que tu arrêterais de fumer quand tu aurais trouvé un homme pour te faire des enfants, une grossesse étant, assurais-tu, l'unique façon de te faire renoncer à tes trois paquets quotidiens.

Tu ignorais que la maladie était un autre moyen de parvenir à l'abstinence. Il n'y a pas de zone fumeurs en salle de réanimation.

Un coma, en allemand, c'est un mot qui se prononce comme en français mais qui s'écrit autrement et veut dire autre chose. Un *Komma* signifie une virgule. Une pause entre deux mots. Dans ton cas, entre deux territoires : le sommeil et le réveil. Repose-toi, Molly, le temps que tu voudras. À condition que tu te réveilles.

Si tu savais à quel point je t'en veux ! Combien de fois depuis dix ans t'ai-je répété que tu devrais consulter un spécialiste, au lieu de faire l'autruche ! J'avais eu du mal à t'expliquer le sens de cette expression, qui t'avait beaucoup amusée. Quelques mois plus tard, tu m'avais rapporté du sable d'une plage de Bahia et tu avais écrit au feutre bleu, sur la bouteille en plastique que tu avais remplie : « Ouvre, ma tête est dedans. »

Sur ta planète Virgule, il n'y a ni sable ni cailloux. Simplement ta conscience, que tu as pour mission de rapporter intacte.

C'est curieux comment on peut se raconter des histoires pour ne pas affronter la réalité. Un long week-end sans réussir à te joindre. Je sentais que ce n'était pas normal. Je me disais : « On vient de rentrer de Londres, avec la fatigue, le décalage horaire, elle doit être débordée. » Comme si cela t'avait jamais empêchée de donner de tes nouvelles, de laisser un message, de répondre aux miens. Il y a eu un lundi férié aux États-Unis, durant ces quelques jours, j'ai pensé que tu avais dû partir. Comme si tu prenais des congés intempestifs, toi qui les planifies toujours car tu détestes l'improvisation.

J'ai essayé de joindre tes associés. Sans succès. Leur secrétaire était sur messagerie. Personne ne m'a rappelée. Quant à Tom, il n'est ton assistant que depuis quelques mois, je ne le connais pas. Je n'ai pas osé lui laisser un message.

Le matin du jour où tu as perdu connaissance, j'étais dans la salle de bains et j'ai entendu ton horoscope à la radio : « Taureaux, aujourd'hui, vous aurez besoin de l'amour de vos proches. » Bêtement, j'ai pris ça pour un heureux présage.